



30
ANS
AVENTURES
& PASSIONS

KATHLEEN E.
WOODIWISS

Un mariage de convenance



AVENTURES & PASSIONS

Un mariage
de convenance

Aux Éditions J'ai lu

Le loup et la colombe

N° 820

Une rose en hiver

N° 1816

Shanna

N° 1983

Cendres dans le vent

N° 2421

L'inconnue du Mississippi

N° 2509

Qui es-tu, belle captive ?

N° 2998

À la cour du tsar

N° 4047

La rivière de la passion

N° 6701

Un mariage de convenance

N° 7857

Auprès de toi, pour toujours

N° 8999

LES BIRMINGHAM

1 – Quand l'ouragan s'apaise

N° 772

2 – Les flammes de la passion

N° 9481

3 – La rose de Charleston

N° 9410

KATHLEEN E.
WOODIWISS

Un mariage
de convenance

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Vassoula Galangau*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informé en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteurs préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

THE RELUCTANT SUITOR

Éditeur original

Publiée avec l'accord de William Morrow,
département de HarperCollins Publishers, New York

© Kathleen E. Woodiwiss, 2003

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2006

*À ma très chère amie
Laurie McBain.
Si nos pensées étaient plus proches encore,
nous serions de parfaites jumelles.*

Wiltshire, Angleterre
Nord-est de Bath et de Bradford
5 septembre 1815

Lady Adriana Sutton longea en courant l'élégant portique du manoir de Randwulf. Elle jeta en riant un coup d'œil par-dessus son épaule et esquiva habilement la main que tendait vers elle son jeune et bouillant soupirant. Celui-ci, après avoir sauté de son cheval, avait désespérément tenté de la rattraper, mais elle s'était échappée vers le château de ses plus proches voisins et amis... À l'approche de la jeune femme, la porte massive s'ouvrit, et un majordome d'un certain âge, grand et maigre, s'écarta dignement pour la laisser passer.

— Oh! Harrison, vous êtes un amour!

Elle se précipita dans le vaste hall, prit une pose triomphale et attendit l'arrivée du jeune homme. Celui-ci ralentit le pas et s'arrêta net sur le perron. Adriana leva un sourcil, étonnée. Voilà plus d'un an que Roger Elston réclamait sa main et la poursuivait partout de ses assiduités, se présentant chez elle ou chez ses amis même quand il n'était pas invité, mais à ce moment précis son zèle semblait s'être quelque peu émoussé. On aurait dit que la crainte que lui inspirait lord Sedgwick Wyndham, sixième marquis de Randwulf, s'était accentuée depuis son décès.

De son vivant, lord Sedgwick ne cachait guère le mécontentement que lui causaient les visites impromptues de Roger. Il faut dire que le jeune importun faisait preuve d'une exaspérante ténacité... Comme si son projet insensé avait la moindre chance d'aboutir ! Son audace n'avait pas de limite. Quand un dîner réunissait des invités triés sur le volet autour des Wyndham ou de la famille d'Adriana, Roger se présentait invariablement sous un prétexte quelconque, juste pour lui parler, lui faisant amèrement regretter sa faiblesse : elle n'aurait jamais dû accepter de le recevoir la première fois qu'il lui avait rendu visite à Wakefield sans se faire annoncer. Mais même après que sa demande en mariage se fut heurtée à un refus catégorique – le père d'Adriana lui avait expliqué sans détour que sa fille était déjà fiancée –, Roger n'avait montré aucun signe de découragement.

Adriana aurait dû adopter une attitude inflexible pour se débarrasser définitivement de ce pot de colle, mais elle répugnait à lui faire de la peine. Roger Elston était si malheureux, si seul ! Son enfance misérable l'avait irrémédiablement marqué. Aussi, chaque fois qu'elle avait envie de le repousser avec fermeté, elle était submergée par le souvenir ému des petits animaux abandonnés qu'elle et Samantha Wyndham, son amie de toujours, avaient recueillis autrefois... Témoigner moins de compassion à un être humain en quête d'affection qu'à un animal aurait été de la dernière injustice !

— Harrison, j'ai l'impression que vous intimidez ce garçon, lança-t-elle, moqueuse, pointant le bout de sa cravache sur son admirateur. Sa réticence à se mesurer à vous m'a sauvée : si vous n'aviez pas ouvert la porte à temps, M. Elston m'aurait sans doute rattrapée et obligée à lui présenter des excuses. Figurez-vous que, comme d'habitude, Ulysse et moi l'avons laissé loin derrière, sur son vieux canas-son.

Une nouvelle fois, ce jour-là, alors qu'Adriana et ses amis se préparaient à faire une promenade équestre, Roger avait débarqué au château de Wakefield à l'improviste. Prise de court, la jeune femme lui avait poliment proposé une monture. Naturellement, il s'était empressé d'accepter. Roger savait qu'elle était promise à un autre homme que ses parents lui avaient officiellement choisi des années auparavant, mais cela ne semblait pas le décourager, et sa persévérance intriguait Adriana : croyait-il vraiment parvenir à briser ses fiançailles et à obtenir sa main ?

Feignant l'étonnement en haussant les arcs parfaits de ses sourcils et en tapotant son menton de son index, elle ajouta :

— J'ai eu beau tirer sur la bride, Ulysse a continué à galoper. Il ne supporte pas d'être dépassé par un autre cheval ni de se mêler aux hongres de notre écurie, et malgré ses efforts M. Elston n'a pas réussi à nous rattraper. Vous vous souvenez sûrement, Harrison, que lord Sedgwick se plaignait souvent de l'esprit indomptable de ce pur-sang.

Le sourire fugace du majordome trahit un instant son sens de l'humour, qu'il dissimulait derrière un masque de dignité impassible.

— Bien sûr, Milady. Et votre aptitude à monter cet étalon l'émerveillait. Il ne tarissait pas d'éloges à votre endroit. Il était aussi fier de vous que de sa propre fille.

Au service des Wyndham depuis des décennies, Harrison se rappelait parfaitement le jour où les Sutton étaient arrivés au manoir, afin de présenter au lord leur troisième fille. Quelques années plus tard, la petite donzelle avait gagné l'affection de tous les habitants de la région. Très douée pour l'équitation, la jeune amazone avait rapidement surpassé les meilleurs cavaliers du voisinage. Il n'était donc pas étonnant que le pauvre Elston, qui n'avait guère d'ex-

périence dans ce domaine, perde systématiquement contre Adriana. Mais, au lieu de le décourager, ses défaites répétées semblaient renforcer sa détermination, et il avait fini par gagner quelques longueurs d'avance sur les autres concurrents lors de ces courses de chevaux improvisées. La preuve en était que, cette fois-ci, il talonnait Adriana : si Harrison n'était pas intervenu, il l'aurait peut-être rattrapée, car sur les derniers mètres qu'il fallait parcourir à pied, ses grandes enjambées lui auraient sans doute donné l'avantage.

— Pour sûr, Milady, personne ne saurait rivaliser avec Ulysse et son intrépide cavalière. Toutefois, M. Elston semble déterminé à vous attraper. Et, qui sait ? Peut-être y parviendra-t-il un jour.

Des années de bons et loyaux services avaient consacré Alfred Harrison comme le chef du personnel du manoir. Il s'acquittait de ses tâches avec une efficacité exemplaire. Sa présence intimidait Roger Elston, qui hésitait à pénétrer dans le château. Son impétueux désir de conquérir Adriana l'avait poussé à prendre des risques inconsidérés. Se glisser parmi ces aristocrates jaloux de leurs prérogatives lui avait déjà attiré de gros ennuis. Son arrogance avait suscité l'animosité d'une légion de prétendants, mais le jeune homme avait décidé que l'enjeu en valait la peine.

Si son père n'avait pas hérité d'une manufacture de textiles et ne l'avait pas initié au négoce de la laine, Roger n'aurait jamais quitté l'orphelinat de Londres où il avait été placé à l'âge de neuf ans et où il avait ensuite enseigné pendant dix ans. En toute logique, ses humbles origines auraient dû lui interdire définitivement la porte de ces lords imbus de leur supériorité, mais la profonde affection des Wyndham envers Adriana et leur réticence à lui poser des questions sur le vulgaire roturier qui la suivait partout lui avaient permis de franchir le seuil de ces imposantes demeures.

Ayant ôté son chapeau, Roger adopta une attitude respectueuse, attendant que le majordome lui donne l'autorisation d'entrer. Soudain, il se figea. Son oreille avait perçu le grognement sourd de Leo et Aris, les chiens-loups qui se déplaçaient librement sur le domaine. Quelques mois plus tôt, il avait appris à ses dépens qu'on ne pouvait tromper la vigilance des deux cerbères, qui semblaient toujours prêts à lui planter leurs crocs dans les mollets; si les manières des Wyndham à son égard étaient toujours restées polies, on ne pouvait en dire autant de leurs deux monstres.

Roger regarda autour de lui. L'immense hall d'entrée était décoré de gracieuses voûtes ornées de festons et de cannelures. Deux corridors en partaient et traversaient le manoir du nord au sud. Le vestibule, bâti selon les règles architecturales des anciens châteaux, pouvait aisément se transformer en salle à manger, comme au Moyen Age. Il suffisait d'y installer de longues tables sur tréteaux et des chaises. La galerie sud, devant laquelle se tenaient Adriana et le majordome, menait au salon et à la bibliothèque adjacente, où l'on pénétrait par une porte admirablement sculptée. À l'autre bout du château, des portes à doubles battants vitrés s'ouvraient sur une gigantesque salle de bal aux murs couverts de miroirs...

Les grognements pouvaient provenir de la partie sud du château, à laquelle les deux molosses accédaient librement par les arcades ouvertes sur la galerie. Ils aimaient particulièrement y lézarder au soleil.

Roger tendit le cou et s'efforça prudemment de distinguer ses ennemis quadrupèdes dans la galerie, mais il ne vit rien. Les portes aux vitres dépolies lui masquaient la vue. Son regard glissa vers le couloir opposé où des niches brillamment éclairées exposaient une impressionnante collection de portraits.

Tous les ancêtres des Wyndham y figuraient : de vaillants chevaliers ayant fait acte de courage, de gentes dames ayant défendu de justes causes, un érudit tenant noblement un rameau d'olivier... Mais en ce début d'automne, les rayons obliques du soleil qui ricochaient sur les tableaux et les vitres déformaient singulièrement les contours et créaient des reflets multicolores qui troublaient les sens du visiteur. Il était près de 3 heures de l'après-midi, et le vestibule était inondé de lumière. Un léger vertige s'empara de Roger, qui essayait en vain de calmer les folles palpitations de son cœur. Soudain, quatre yeux de braise trouèrent le rideau de lumière, et Roger aperçut les crocs blancs et acérés. La menace paraissait imminente. À tout moment, l'une des deux bêtes féroces risquait de lui sauter dessus et de refermer ses mâchoires redoutables sur une jambe, un bras ou même son cou. Leo et Aris semblaient attendre un imperceptible signe pour bondir, et Roger n'osa plus bouger un cil. Mais les chiens restaient immobiles, telles deux monstrueuses sculptures de granit prêtes à s'animer. Leur poil hérissé rendait leur immobilité encore plus effrayante, et toute leur attitude exprimait leur défiance envers l'intrus.

Un officier en uniforme apparut, et les chiens s'avancèrent vers lui, se figeant à ses côtés dans une attitude protectrice. La canne sur laquelle l'homme s'appuyait pesamment trahissait des blessures subies pendant la dernière guerre entre l'Angleterre et la France... Peut-être avait-il été blessé lors de la récente bataille de Waterloo ou au cours d'une escarmouche meurtrière sur le sol français... Que faisait-il ici ? Apparemment, la présence d'Adriana le troublait, car il l'examinait d'un regard attentif.

Roger eut beau chercher, il ne trouva aucune explication logique au comportement inattendu des chiens, qui réservaient normalement leurs bonnes grâces aux seuls membres de la famille. Il avait sou-

vent eu l'occasion de constater leur absolue fidélité à l'égard de feu lord Sedgwick, et avait soupçonné l'ancien maître de maison d'encourager l'hostilité de ses chiens à l'encontre des nombreux soupirants de lady Adriana. Avant la maladie et la mort du vieux lord, de nombreux prétendants avaient investi le voisinage, afin de se rapprocher de l'objet de leur convoitise. Car non seulement Adriana était belle à couper le souffle, mais l'homme qui aurait la chance de l'épouser s'approprierait du même coup une dot princière qui le mettrait à l'abri des soucis matériels jusqu'à la fin de ses jours. Roger était convaincu que le défunt marquis détestait tous les galants qui se pressaient autour d'Adriana ; n'avait-il pas décrété un jour que la main de la jeune fille serait accordée à son propre fils ? C'était une raison suffisante pour qu'il ait dressé Leo et Aris à terroriser les amoureux de la belle. Roger s'était maintes fois demandé pourquoi les domestiques étaient épargnés par les molosses. Sans doute leurs livrées les différenciaient-elles des visiteurs et des étrangers...

Chaque fois que Roger s'était enhardi à suivre lady Adriana jusqu'au manoir de Randwulf, il avait constaté que les chiens manifestaient à la jeune femme le même attachement qu'aux Wyndham. Mais cet officier ne faisait pas partie de la maison, alors pourquoi les chiens l'acceptaient-ils si facilement ? Quels étaient ses liens avec les habitants du château ? Était-il un parent éloigné ? Mais, dans ce cas, les deux monstres ne se coucheraient pas à ses pieds. Roger avait toutefois l'impression de l'avoir déjà vu, ou bien de connaître quelqu'un qui lui ressemblait. On ne pouvait oublier un tel visage. Il réunissait toutes les caractéristiques que le jeune roturier en était venu à détester : des traits aristocratiques, une sorte de puissance virile – celle-là même qui manquait à Roger, fin et élancé, qui avait conservé une allure d'adolescent bien qu'il ait déjà vingt-sept ans. L'officier, qui sem-

blait être âgé de trente-cinq ans environ, affichait un air hautain et autoritaire qu'accentuait son attitude martiale. Il avait certainement l'habitude de commander à des subalternes.

Que faisait cet homme dans la demeure de feu le marquis de Randwulf? L'inconnu devisageait le majordome et lady Adriana, en grande conversation, comme s'il attendait d'être présenté à la jeune fille. À moins qu'il ne soit subjugué par son incomparable beauté! Cela le rendait d'emblée antipathique à Roger, qui détestait devoir rivaliser avec des prétendants de noble extraction.

Soudain, la fille unique du lord apparut dans le vestibule. Samantha Wyndham Burke, qui avait également participé à la course de chevaux, venait seulement d'arriver au domaine. Tout comme sa meilleure amie, elle s'était efforcée d'échapper à son poursuivant, en l'occurrence son époux depuis deux ans, un jeune homme aux cheveux blond cendré. Perceval Burke la rejoignit en quelques enjambées; il lui enserra la taille en la forçant à se retourner pour lui faire face, tandis qu'elle poussait un piaaillement ravi.

— Je te tiens, ma jolie!

Samantha retira son chapeau garni de rubans et scruta le beau visage de son mari à travers ses yeux mi-clos, un doux sourire aux lèvres.

— Suis-je donc en danger, monsieur?

Les sourcils blonds se haussèrent au-dessus des yeux espiègles, d'un bleu étincelant.

— Oui, ma chère, je le crains.

Feignant de prendre un air contrit, Samantha abaissa son regard vers ses doigts gantés, qui exploiraient à présent le gilet en daim de Perceval.

— Je suppose que je dois payer un gage, sourit-elle.

— Oui, souffla-t-il d'une voix rauque en lui serrant le bras. J'y veillerai aussitôt que nous rentrerons à la maison.

Un troisième couple était entré en scène... En dépit d'une blessure à la fesse gauche, triste souvenir de Waterloo, lord Stuart Burke, commandant de bataillon d'infanterie, n'avait rien perdu de son élégance innée. Sur son bras était posée la menotte délicatement gantée de Felicity Fairchild, une ravissante jeune fille qui s'était récemment installée dans la petite ville de Bradford. Il la conduisait galamment, et elle trottnait en souriant à ses côtés, les yeux modestement baissés.

Encouragé par l'arrivée des deux couples, Roger en profita pour leur emboîter le pas. Il s'élança en direction d'Adriana, qu'il espérait prendre au dépourvu. Il avait appris à agir promptement au cours de son enfance passée dans les quartiers les plus sordides de Londres, quand il devait défendre sa vie et celle de sa mère, voler un peu de nourriture à l'étalage ou échapper aux gendarmes.

Le grincement de ses éperons sur le marbre alerta Adriana. Ce bruit trahissait presque toujours les déplacements de Roger Elston. La jeune fille se retourna vivement, resta un instant figée, puis se prépara à fuir. Elle devait absolument le tenir à distance : célibataire et convoitée, Adriana ne saurait souffrir d'aucun homme les familiarités que Perceval témoignait à son épouse... si toutefois elle rencontrait jamais un homme aussi entreprenant que Perceval. Les initiatives de Roger Elston l'exaspéraient. Cependant, elle n'osait le remettre à sa place une fois pour toutes. Il aurait pourtant suffi qu'elle le somme de la laisser tranquille, d'une voix forte et ferme, devant témoins. Mais elle répugnait à lui infliger cet affront. Adriana tenait de sa mère son aversion pour l'impolitesse. Elle s'était toujours efforcée de ménager la susceptibilité de Roger, mais cette fois-ci il avait dépassé les bornes. Furieuse, elle s'envola loin de Harrison, parvint à éviter de justesse la main tendue de Roger, puis s'élança sous les voûtes

de la galerie, vaguement consciente que Leo et Aris l'avaient précédée. L'instant suivant, un objet en bois heurta le sol de marbre, quelque part devant elle. Dans leur précipitation, les chiens avaient sûrement fait tomber un objet. Encore heureux que ce ne soit pas du verre, pensa-t-elle.

Le cliquetis métallique qui la talonnait cessa brutalement, tandis que les deux bêtes jaillissaient de la galerie où elles s'étaient tapies, afin de bloquer le passage à l'assaillant. Quant à Adriana, elle s'arrêta net à la vue de l'obstacle qui lui barrait la route : un arbre avait-il subitement poussé au milieu du couloir ? La tête lui tourna, elle chancela, son pied botté heurta un moulage décoratif d'inspiration italienne, et, alors qu'elle allait s'étaler de tout son long, un bras musclé la retint en s'enroulant autour de sa taille. Avant qu'elle ait pu recouvrer ses esprits, elle se retrouva plaquée contre une forme... bien plus humaine que l'arbre qu'elle avait cru apercevoir... Un souvenir incongru lui revint en mémoire : elle se revit petite fille, se précipitant hors de l'étable et entrant en collision avec la cuisinière potelée de ses parents ; elle avait eu la sensation d'atterrir sur un coussin. Mais la personne qui la tenait à présent dans ses bras n'avait rien de féminin !

Lady Adriana Elynn Sutton avait grandi dans le château de ses parents, situé à quelques kilomètres. Troisième fille des Sutton, elle s'était liée d'amitié, dès sa plus tendre enfance, avec Samantha Wyndham. Si Adriana était la préférée de son père, elle était pour sa mère et ses sœurs aînées une source constante de soucis. Elle ne ressemblait pas aux autres femmes de la famille. Grande, mince, avec des yeux de jais et des cheveux noirs, comme son père, elle possédait un caractère plus affirmé que celui de ses sœurs.

Lady Christina, sa mère, s'était efforcée d'éduquer ses trois filles de la même façon et de faire d'elles des

femmes parfaitement bien élevées. Elle y était parvenue avec ses aînées, Jaclyn et Melora, qui étaient douces et obéissantes, blondes et racées, réservées et pleines de distinction. Jaclyn, qui habitait près de Londres à présent, était déjà mariée et mère de deux enfants. Melora, la puînée, était sur le point de se marier elle aussi. Adriana, en revanche, semblait venir d'une autre planète. D'après ses sœurs, elle était du côté de leur tante paternelle... Beaucoup trop, à leur goût.

Malgré le contrat de mariage que ses parents avaient signé des lustres auparavant – et qui n'était, après tout, qu'un bout de papier n'offrant aucune garantie –, Adriana s'estimait libre comme l'air. Et elle n'était guère pressée de changer de statut. Au désespoir de Christina Sutton, sa benjamine ne faisait aucun cas des bonnes manières. Rebelle, elle préférait aux robes de soirée ses tenues d'écuyère, même quand il y avait du monde à la maison ; elle arrivait en retard, distribuait quelques sourires séducteurs aux invités et s'éclipsait tout aussi brusquement. Elle pouvait rivaliser avec les meilleurs cavaliers de la région, surtout lorsqu'elle montait Ulysse, le fougueux étalon andalou que son père avait fait venir d'Espagne spécialement pour elle. Soucieuse de progresser, Adriana s'exerçait sans répit des heures durant, tandis que ses sœurs, moins courageuses, avaient renoncé à l'équitation sous prétexte que leur selle de dame n'offrait pas une sécurité suffisante, ou que les étriers blessaient leurs talons délicats... Bref, après deux ou trois culbutes, elles s'étaient tournées vers des activités résolument plus féminines.

Christina Sutton déplorait l'esprit aventureux de sa dernière fille qui, non contente de chevaucher Ulysse à travers champs et de participer à des courses d'obstacles, s'était en outre découvert une passion pour le tir à l'arc et le maniement des armes

à feu. Instruite par son père, elle était devenue excellente dans ces deux disciplines. Gyles Sutton lui avait offert un fusil Ferguson, et elle abattait cerfs et chevreuils avec la précision d'un chasseur chevronné, diversifiant ainsi les repas servis à la table familiale. Elle expédiait les excédents de gibier à un couple d'un village voisin qui avait adopté une douzaine d'orphelins.

Lord Sutton était fier d'Adriana, dont les précepteurs louaient l'intelligence et la culture. Mais aux yeux de ses sœurs, ses qualités intellectuelles ne pouvaient compenser son ignorance des travaux d'aiguille et de crochet, ainsi que son manque de goût pour le chant et le clavecin, que pour leur part Jaclyn et Melora portaient aux nues. Pour couronner le tout, Adriana n'accordait son amitié aux autres femmes qu'au compte-gouttes. Elle méprisait leurs jalousies mesquines, leurs cancans, leurs babillages sans fin, leur rivalité de coquettes. Hormis Samantha, elle ne comptait que des amis de sexe masculin.

« Seigneur, que doivent dire les gens ? » s'inquiétaient ses sœurs.

Pourtant, malgré son manque apparent de distinction, Adriana s'était gagné l'affection du marquis de Randwulf, de sa famille et de ses serviteurs, dont beaucoup l'avaient vue grandir et devenir une belle jeune femme.

Et maintenant elle était là, prise au piège de cet étau. Sa colère aurait dû se déchaîner, mais elle avait du mal à renoncer à l'illusion fantasque du chêne qui aurait poussé d'un seul coup dans la galerie... Elle réalisa soudain combien sa jupe noire d'amazone et son spencer de velours vert foncé, rehaussé d'un jabot de dentelle crème, étaient une mince protection contre cet homme robuste dont les bras l'étreignaient si fort. Se ressaisissant, elle esquissa un mouvement pour se dégager. À son soulagement, l'homme lâcha prise, et elle fit un pas en arrière... Bien mal lui en

prit. Le talon de sa botte buta contre un objet oblong en bois, une canne peut-être... Elle se sentit vaciller et, pour essayer de rétablir son équilibre, battit frénétiquement l'air de ses bras. L'homme se porta alors à son secours, et Adriana s'accrocha désespérément à la première chose qui lui tomba sous la main : la ceinture du grand manteau rouge d'officier. Hélas ! sa semelle dérapa sur la canne qui roula, accélérant sa chute. Effarée, Adriana s'agrippa à nouveau à sa bouée de sauvetage et, tandis qu'elle faisait une ultime tentative pour ne pas tomber à la renverse, sa cuisse droite heurta brutalement l'entrejambe de l'inconnu, qui tressaillit violemment. La jupe d'Adriana se releva jusqu'au genou, pendant que sa jambe gauche glissait le long de celle, musclée, de l'officier. La jeune femme ressentit une brûlure à l'intérieur de sa cuisse qui frottait contre le pantalon de lainage blanc parfaitement repassé. Elle voulut ramener sa jambe par-dessus la jambe masculine qu'elle chevauchait, pressée de recouvrer un peu de sa dignité, mais une cuisse d'acier comprimait la partie la plus intime de sa personne. Adriana eut un sourire gêné.

— Désolée, bredouilla-t-elle, les joues empourprées, essayant de prendre un air dégagé. Je n'avais pas l'intention...

— C'est sans importance, l'interrompit l'officier.

Un muscle de sa joue se contractait de façon désordonnée, signe qu'il s'efforçait, lui aussi, de surmonter son embarras. Il la saisit ensuite par la taille, la souleva comme une plume, puis la reposa doucement sur le sol, entre ses bottes d'un noir brillant. Il ferma les yeux et inclina la tête. Visiblement, il faisait un gros effort pour surmonter la douleur que le coup d'Adriana avait causée à son entrejambe. La jeune femme sentit la fragrance de son eau de Cologne, à laquelle se mêlaient la senteur du savon et l'odeur de laine de son pantalon blanc. Un cocktail troublant qui excita ses sens en alerte... Ce par-

fum viril était bien plus grisant qu'un verre de porto par une tiède soirée d'été.

Une grimace tordit les lèvres bien dessinées de l'officier. Il endurait son supplice stoïquement, en silence. Son éducation aristocratique lui interdisait d'esquisser le moindre geste susceptible d'apaiser son tourment. Néanmoins, après avoir marmonné une excuse, il se pencha légèrement en avant et, d'un geste rapide, déplaça la bosse qui se dessinait sous le pantalon moulant. Adriana détourna les yeux et déglutit péniblement. Elle perçut la chaleur qui lui enflammait le visage et se sentit encore plus désespérée.

Enfin, elle se résolut à lever les yeux et à regarder l'homme en face, limitant son champ de vision aux cheveux bruns coupés court, au visage aux traits ciselés, et aux épaulettes dorées qui tranchaient sur l'étoffe rouge vif de l'uniforme. Elle devait absolument se ressaisir et adopter une attitude plus conforme à celle d'une jeune fille vierge. Mais son trouble persistait. Elle n'aurait jamais pensé qu'un homme puisse dégager autant de virilité et de puissance.

L'inconnu, dont le visage n'était plus déformé par un rictus de douleur, la dévisageait de ses yeux gris pâle où brillait une lueur espiègle. Son sourire charmeur, qui dévoilait des dents régulières d'une blancheur éclatante, était teinté d'ironie. De chaque côté de ses joues hâlées, des pattes soigneusement taillées soulignaient ses pommettes saillantes. Les plaisirs, les rires, les soucis avaient creusé de part et d'autre de sa bouche des rides expressives – sans doute de simples fossettes à l'origine –, et Adriana en fut bouleversée, comme si ces sillons laissés par la vie trouvaient un écho dans sa mémoire, réveillant une musique ancienne enfouie au plus profond d'elle-même. Connaissait-elle cet homme? S'il existait un lien entre eux, il devait dater d'une époque dont elle n'avait pas souvenir.

— Après les péripéties que nous venons de vivre et avant qu'une nouvelle calamité ne nous accable, dit-il à voix basse, de sorte qu'elle soit la seule à l'entendre, j'aimerais connaître le nom de ma charmante compagne d'infortune. Mademoiselle... ?

Sa voix fit vibrer Adriana jusqu'au tréfonds de son âme ; son timbre chaud et riche la troubla délicieusement. La jeune fille, dont le corps ignorait encore les plaisirs sensuels, en fut stupéfaite. Elle était la première surprise par les sensations bizarres, presque indécentes, qui enflammaient son imagination.

— S... Sutton, balbutia-t-elle, maudissant sa maladresse.

D'habitude, elle n'était pourtant pas intimidée par les représentants du sexe fort. Chaque mois, elle recevait une ou deux demandes en mariage, et elle en avait conçu une grande indifférence, se contentant d'attendre des nouvelles de l'homme auquel elle avait été promise. Parmi tous ses prétendants, elle préférait Riordan Kendrick, le séduisant marquis de Harcourt. Certes, il était moins persévérant que Roger Elston — et tant mieux —, mais ses manières raffinées le rendaient extrêmement attirant. Pourtant, elle ne se rappelait pas avoir été aussi fascinée par les yeux noirs et brillants de Riordan que par ces yeux d'un gris lumineux qui la considéraient avec un amusement non dissimulé. Oui, des yeux aussi beaux, elle n'en avait pas vu depuis...

— Vous avez dit « Sutton » ?

L'homme leva un sourcil d'un air étonné. Son expression reflétait à la fois l'admiration et l'incrédulité. Puis, comme pris d'un doute, il pencha la tête de côté, afin de l'examiner de plus près. Mais plus il scrutait le petit visage à l'ovale parfait, moins il semblait y croire..

— Pas... lady Adriana Sutton ? demanda-t-il enfin.

Elle acquiesça prudemment, et le sourire de l'officier s'épanouit. Soudain, l'entourant de ses bras, il l'écrasa contre son large torse.

— Mon Dieu, Adriana, vous êtes devenue une femme ! Jamais je n'aurais imaginé qu'un jour vous seriez aussi belle.

L'éloge ainsi que le geste trop familier causèrent à la jeune femme une nouvelle bouffée de chaleur. L'étranger connaissait son prénom... Et il l'étreignait si fort qu'il allait lui briser les côtes... Peut-être avait-il passé trop de temps en compagnie de soudards pour se rappeler qu'un gentilhomme ne doit pas serrer une dame d'aussi près. Si, tout à l'heure, Adriana s'était retenue de rabaisser Roger devant ses amis, l'inconnu méritait pour sa part une leçon. Son audace frisait l'incorrection.

— Monsieur, je vous en prie ! Laissez-moi respirer. Nous ne sommes pas sur un champ de bataille.

Un doux rire roula dans la gorge de l'officier. Les orteils d'Adriana touchèrent terre ; elle s'aperçut alors qu'il l'avait soulevée dans ses bras avec une aisance extraordinaire. Il avait une force herculéenne, une stature de géant. La tête d'Adriana lui arrivait à peine à l'épaule. Son propre père était grand, Riordan aussi, mais le seul homme de sa connaissance dont la taille pouvait se mesurer à celle de l'inconnu était le regretté Sedgwick Wyndham.

— Ma chère Adriana, pardonnez-moi, murmura-t-il en souriant.

Il accepta avec un mot de remerciement la canne d'ébène à pommeau d'argent que le majordome lui tendait, puis, à nouveau, ses yeux se plantèrent dans ceux d'Adriana.

— Ne soyez pas embarrassée, reprit-il. Je vous prie d'excuser mes mauvaises manières. Je crains d'avoir négligé les règles les plus élémentaires du savoir-vivre dans ma hâte de renouer nos relations. Quand je

vous ai vue parler avec Harrison, je me suis pris à espérer qu'il nous présenterait. J'étais loin de me figurer que nous nous connaissions déjà.

« Ma chère Adriana ». « Renouer nos relations ». Lui faisait-il des avances, par hasard ? Pour qui se prenait-il ? Les joues en feu, elle souleva légèrement sa robe et tourna les talons. Si elle s'était écoutée, elle lui aurait arraché sa canne pour l'assommer avec. Elle s'éloigna prestement, puis, quand elle jugea la distance raisonnable, se retourna pour l'affronter. Les mains crispées sur sa jupe, le menton haut, elle le toisa d'un air dédaigneux.

Il ne parut pas impressionné. Un sourire canaille brilla sur ses lèvres. Son regard effronté croisa celui de la jeune femme. Elle avait l'habitude d'être le point de mire de l'admiration masculine, lorsqu'elle déambulait dans les rues de Bath, chaperonnée par sa tante paternelle, ou à Londres, avec ses sœurs. Mais ce regard était différent... Ces yeux gris n'auraient pas brillé davantage si elle avait été toute nue. On aurait dit, à sa façon de la détailler, qu'il faisait le tour du propriétaire. « Qu'il aille au diable », se dit-elle furibonde, sans toutefois détourner les yeux du grossier personnage.

— Monsieur, je proteste !

Il fallut quelques secondes à Adriana pour réaliser que ces mots n'avaient pas fusé de sa bouche, mais de celle de Roger Elston. Son soupirant avançait vers eux, le visage tordu de fureur. Poings serrés, phalanges blanchies, il semblait sur le point de s'en prendre physiquement à son rival.

Les chiens-loups, tranquillement couchés aux pieds de l'étranger, se redressèrent. Leurs aboiements couvrirent les questions des autres occupants du hall. Leurs yeux incandescents, leurs canines luisantes ne permettaient aucun doute : si Roger effectuait un pas de plus, ils le mettraient en pièces. Celui-ci perçut la menace et s'arrêta net. Il savait que les deux cerbères

ne lui feraient pas de cadeau. Il s'était d'ailleurs souvent félicité de ce que les deux horribles cabots n'accompagnaient pas les courses de chevaux – passe-temps favori des Wyndham et de leur entourage. Une ou deux fois pourtant, lord Sedgwick les avait fait participer : les chiens-loups s'étaient rués à la tête du peloton ; ils avaient foncé à travers les épineux et les ronces, comme s'ils avaient hâte d'enfoncer leurs crocs dans le cou d'un sanglier solitaire. La première fois que Roger avait suivi Adriana au manoir, les chiens s'étaient précipités vers lui en grognant si féroce-ment qu'il avait rebroussé chemin. Adriana les avait apaisés d'une voix douce, et Roger en avait conclu que le couple monstrueux lui vouait la même adoration que le reste du clan des Wyndham. La présence de la jeune femme lui insufflait toujours du courage, mais à ce moment précis, elle ne lui était d'aucune utilité. En effet, Adriana se contentait de regarder les chiens d'un air stupéfait, comme si elle avait peine à croire qu'ils aient pris la défense d'un parfait étranger... Sauf qu'il apparaissait clairement à Roger que ce n'était pas un étranger.

Quelques mois auparavant, le jeune homme avait eu l'occasion de vérifier à quel point sa généalogie était misérable. Il avait déjà décidé de conquérir Adriana, mais il devait se mesurer à une bonne douzaine de galants qui courtoisaient la belle avec une ardeur presque égale à la sienne. Un soir, alors qu'il se trouvait chez les Wyndham avec Adriana, Samantha, son mari et leurs amis, il avait remarqué les tableaux qui tapissaient les murs : c'était une impressionnante collection de portraits, ceux des ancêtres glorieux des Wyndham. Il avait étudié chaque toile. L'une d'elles avait tout particulièrement éveillé son intérêt. Elle représentait Sedgwick Wyndham, debout devant la cheminée au-dessus de laquelle le tableau était à présent accroché. La posture du marquis, sa distinction, sa puissance avaient frappé

Roger comme un poignard en plein cœur. Lord Sedgwick y apparaissait dans la force de l'âge – il devait avoir une quarantaine d'années à l'époque où il avait posé. On ne pouvait que rendre hommage au talent de l'artiste, qui avait su rendre l'expression de son modèle de façon remarquable. Toute la vitalité du personnage se concentrait dans son regard : on se sentait littéralement happé par ses yeux gris qui semblaient vous suivre partout dans la pièce. Le visage raffiné, immortalisé à jamais par le pinceau habile du peintre, était d'une beauté si frappante qu'en le contemplant le spectateur se sentait insignifiant. Mais ces émotions paraissaient presque fades en comparaison des sentiments suscités par la présence réelle du lord. Son regard pénétrant semblait déchiffrer les secrets les mieux cachés de ses interlocuteurs, lire dans leur esprit, démonter les mécanismes les plus subtils de l'âme humaine...

D'emblée, Roger avait détesté le marquis, dont il avait senti tout le mépris pour ses vaines aspirations. Fille de comte, Adriana évoluait dans les milieux aristocratiques comme un poisson dans l'eau et ne fréquentait que le gratin de la haute société. Roger avait bien conscience du peu de chances qu'il avait de parvenir à la séduire, mais il avait décidé de ne pas tenir compte du handicap que constituaient ses origines modestes, et son désir de conquérir cette femme l'emportait sur sa raison.

À présent, il était confronté non pas au marquis vieillissant, mais à un homme beaucoup plus jeune, qui lui ressemblait d'une façon saisissante. Un sombre abattement envahit Roger, en même temps que la certitude claire et nette de l'identité de l'étranger... À quoi bon nier l'évidence ? La ressemblance entre le père et le fils était trop frappante... Ainsi, l'héritier du marquis était revenu, afin de réclamer ses droits sur le domaine et, naturellement, sur Adriana Sutton. Car aucun homme sain de corps et

d'esprit ne renoncerait à une femme aussi exquise... et à une dot aussi substantielle.

L'officier l'observait d'un air condescendant, les sourcils froncés, le regard inquisiteur. Roger avait envie de l'insulter. Quelle injustice, pensait-il, frustré, que ce soit un homme déjà immensément riche qui le prive de la fortune qui lui reviendrait s'il épousait lady Adriana! Les grognements des chiens-loups achevèrent de lui ôter tout courage. Ulcéré, il battit en retraite derrière une grosse plante en pot, près de l'arcade qui bordait le hall d'entrée.

De son côté, Adriana n'avait pas encore réussi à trouver une explication plausible au comportement aberrant des chiens. Ils détestaient les étrangers, et les visiteurs du manoir – de façon générale, mais Roger en particulier – avaient souvent fait les frais de leur agressivité. Mais, pour une raison incompréhensible, ils semblaient disposés à défendre l'officier. Celui-ci devait être un parent éloigné; sinon, que ferait-il au château?

Ce fut Samantha qui se chargea d'éclaircir le mystère. Comme si elle émergeait brusquement d'une profonde rêverie, elle poussa un cri enchanté, puis s'élança vers l'inconnu.

— Colton! C'est toi, mon cher frère?

Sans lui donner le temps de répondre, elle se jeta dans ses bras avec un enthousiasme exubérant. L'officier l'embrassa, et, avec un rire joyeux, Samantha s'appuya à son bras d'acier. Elle avait déjà oublié les scènes précédentes: la collision entre son frère et Adriana, les dégâts que le genou de cette dernière avait failli causer, l'intervention, puis la retraite d'Elston. Son frère était enfin de retour, et cela seul comptait.

— Oh, Colton! s'écria-t-elle gaiement en lui étreignant les mains. Je t'ai à peine reconnu. On dirait que tu as encore grandi depuis que tu es parti... Oui, tu es aussi grand que Père... Et si beau, si distingué.

Adriana, dont la mâchoire semblait sur le point de se décrocher, referma la bouche. Pour une surprise, cela en était une ! Que faire, à part saluer d'une gracieuse révérence le nouveau marquis de Randwulf, l'homme auquel elle était promise depuis l'âge de six ans ? Elle le fixa, incrédule, à la recherche d'un souvenir d'enfance. Des années auparavant, leurs parents respectifs avaient décidé de les marier. Lord Sedgwick avait tenté de convaincre son fils de tout l'intérêt d'une future union avec Adriana, mais le garçon, alors âgé de seize ans, avait opposé un refus catégorique. Non content de refuser ces fiançailles précoces, il était parti, et n'avait plus jamais reparu jusqu'à ce jour.

Ce retour inopiné aurait plongé Adriana dans un embarras exaspéré si son fiancé avait eu vilaine figure, mais c'était loin d'être le cas. Adolescent, James Colton Wyndham alliait beauté, intelligence et force de caractère. Aujourd'hui, à trente-deux ans, c'était un homme accompli, plus fascinant encore dans sa maturité que dans sa prime jeunesse, plus grand, plus fort, plus beau et plus viril. Adriana était fascinée par ses traits harmonieux, sa peau hâlée creusée de quelques rides, son nez fin et droit, ses yeux bordés de cils épais dont les iris gris, à la fois sombres et translucides, évoquaient deux lacs au cœur de la forêt. N'importe quelle femme se serait consumée de passion pour lui. Petite fille, Adriana était déjà amoureuse de Colton. Il avait incarné son prince, son héros en armure étincelante. Aujourd'hui, il revenait pour prendre son rang, et Adriana se demanda si, quand il aurait pris connaissance des clauses que son père avait stipulées, Colton accepterait de remplir le contrat ou s'il préférerait renoncer à son héritage, comme il l'avait assuré par le passé. Dans l'incertitude, elle respira profondément, l'estomac noué. Elle ignorait laquelle des deux issues possibles lui inspirait le plus d'inquiétude : l'exécution de l'engagement nuptial ou sa révocation.

Colton prit appui sur sa canne. Avec une tendresse fraternelle, il appliqua une pichenette sous le menton de Samantha.

— Tu sais peut-être, ma chère petite sœur, que nous avons mis Napoléon en déroute. À l'heure qu'il est, le capitaine du bateau a dû débarquer son illustre passager sur l'île de Sainte-Hélène. Avec un peu de chance, l'Empereur n'aura plus jamais l'occasion de ranimer l'hydre de la guerre, qui a gâché tant de vies humaines, laissant dans son sillage une foule de veuves et de mères affligées.

Du bout de ses doigts tremblants, Samantha toucha la joue de son frère.

— Oh ! Colton, pourquoi n'es-tu pas revenu plus tôt ? Père n'a pas cessé de te réclamer sur son lit d'agonie. Je crois qu'à la fin, il avait perdu l'espoir de te revoir. Il a expiré avec ton nom sur les lèvres.

Colton pressa la main de sa sœur dans la sienne, avant d'effleurer d'un baiser ses fines phalanges.

— Samantha, pardonne-moi. Ce manquement à mes devoirs familiaux restera le plus grand regret de ma vie. Mais quand j'ai reçu ta missive à propos de la maladie de notre père, il m'était impossible de quitter mon régiment. Nous étions en pleine bataille contre les forces napoléoniennes. Et plus tard, lorsque tu m'as fait parvenir l'annonce de sa mort, une vilaine blessure à la jambe m'avait cloué au lit. Les chirurgiens avaient décrété que si l'infection se propageait, ils seraient obligés de m'amputer jusqu'à la hanche. J'ai eu la chance de tomber sur un sergent qui avait réussi à se guérir de la gangrène par une méthode personnelle assez originale : un emplâtre infect, à base d'asticots, de mousse et d'argile. Sans lui, je serais un homme diminué, si toutefois j'avais survécu... Il m'a fallu du temps avant de remarcher presque normalement. En outre, j'ai eu un mal fou à obtenir ma démobilisation, car lorsque mes supérieurs ont su que j'avais conservé ma jambe, ils n'ont

plus voulu signer les papiers nécessaires. Ils voulaient me promouvoir au grade de général, m'assurant que, dès lors, je serais libre de me déplacer à ma guise. Ils étaient d'autant plus réticents à me libérer de mes fonctions que nos troupes se battaient encore contre l'ennemi dans certaines provinces françaises... J'ai dû insister lourdement pour obtenir gain de cause.

La mention de la gangrène et de son traitement répugnant avait glacé Samantha et Adriana. Pendant un long moment, les deux femmes en eurent des frissons. En repensant au remède affreux auquel son frère devait la vie, Samantha, prise de nausée, porta la main à sa bouche. Puis, baissant les yeux sur la canne d'ébène, elle demanda d'une voix tremblante :

— Es-tu complètement guéri, Colton ?

— Je ressens encore une certaine difficulté à marcher, c'est pourquoi je m'aide d'une canne, mais je compte bien m'en débarrasser rapidement, grâce à des exercices quotidiens. Jour après jour, ma jambe devient plus forte. Je suis convaincu que ma claudication diminuera, mais je ne sais si je pourrai la faire entièrement disparaître...

Samantha ferma les paupières, afin de contenir ses larmes. Elle se pencha vers son frère, qui lui entoura les épaules de son bras robuste.

— Je rends grâce à Dieu de t'avoir ramené sain et sauf à la maison, murmura-t-elle. Mes vœux les plus chers sont exaucés.

— Votre foi, à notre chère mère et à toi, m'a sauvé, dit-il d'une voix rauque. C'est grâce à vos prières que j'ai survécu aux combats.

Adriana se remémora ses ferventes supplications, la nuit, dans l'obscurité de sa chambre. La peur que Colton soit mort sur un champ de bataille ou, pis, abandonné dans une crevasse, l'empêchait de dormir. Colton était le fils unique d'une famille qu'elle aimait presque autant que la sienne, et jadis, il était le héros de ses rêves de petite fille.

Samantha leva les yeux sur son frère, avant de lui poser la question qui, depuis le début, lui brûlait les lèvres.

— Est-ce que ta présence au manoir de Randwulf signifie que tu as l'intention d'assumer les responsabilités du marquisat ?

Colton soutint son regard embué.

— Je suis l'héritier du titre, ma chère sœur, et je manquerais à tous mes devoirs envers la famille si je laissais le domaine tomber entre les griffes de notre cousin Latham.

Partagé entre le rire et les larmes de soulagement, Samantha, submergée par un trop-plein d'émotions, finit par céder aux deux. Elle n'était pas près d'oublier la dernière visite de Latham. Son cousin, sous prétexte d'assister aux obsèques de lord Sedgwick, avait pénétré dans le château d'un air conquérant, comme s'il était le nouveau maître des lieux. Et en effet, à peine s'était-il incliné devant la dépouille de son oncle qu'il avait sommé Harrison de lui faire faire le tour du propriétaire. Il avait l'intention de tout inspecter, avait-il déclaré : domaine, manoir, mobilier. Le majordome, dont la loyauté à l'égard des Wyndham n'était plus à prouver, avait demandé à sa maîtresse la permission d'exécuter cet ordre. Le cousin Latham en avait pris ombrage. Encore un peu et il exigerait des comptes sur l'état des finances de la famille ! Samantha avait contenu sa colère, ce qui ne l'avait pas empêchée, plus tard, de remettre l'odieux personnage à sa place. Après les funérailles, Latham lui avait demandé où sa mère comptait s'établir. Elle avait répondu d'une voix hautaine que lady Philana continuerait à habiter le manoir, bien sûr, puisqu'elle était la mère de l'héritier du marquisat.

— Pauvre Latham ! dit-elle avec un sourire radieux. Il sera déçu.

Elle était comblée. À son bonheur de savoir que Colton consentait à diriger le domaine – conformé-

ment aux vœux les plus ardents de leur père – s'ajoutait le soulagement de ne pas avoir à présenter des excuses à leur ignoble cousin.

— Il a dû te croire mort en voyant que tu ne revenais pas de Waterloo, reprit-elle. Sans les affirmations de tes soldats, Mère et moi aurions fini par perdre courage. Les autres officiers sont rentrés depuis si longtemps... Nous avons peur que tu ne veuilles pas renoncer à l'armée pour endosser tes nouvelles responsabilités. Mais maintenant que tu es là, tout rentrera dans l'ordre... Si j'avais su que tu étais revenu, je t'aurais invité à participer à la course de chevaux, avec Adriana et nos invités.

Colton secoua la tête.

— Non, merci. Après un trajet épuisant en chaise de poste, je suis ravi d'avoir manqué la compétition. De toute façon, ma patte folle me l'interdit. J'ai encore des élancements à cheval, ou quand je suis confiné dans un carrosse... Lorsque je reste avec la jambe pliée, j'ai des fourmillements; je dois marcher de temps à autre pour me dégourdir. Il se trouve que votre promenade équestre m'a permis de bavarder avec Mère. Je la quitte à l'instant. Elle se repose dans sa chambre... J'étais en train de déambuler avec Leo et Aris, tout à la joie de revoir nos vieux serviteurs, quand Harrison a ouvert la porte à tes amis.

Un sourire d'adoration fleurit sur les lèvres de Samantha; son regard glissa du visage de Colton vers ses pieds bottés.

— Tu n'étais qu'un jeune garçon quand tu es parti. Et tu reviens comme un homme.

— Et toi donc! Tu n'étais qu'une petite morveuse de huit ans et... regarde-toi maintenant. Une beauté!

Il ébaucha quelques pas, en s'aidant de sa canne.

— Mère m'a longuement décrit ton mariage dans une lettre, poursuivit-il. J'en ai été bouleversé, je l'avoue. Et j'ai encore peine à croire que ma sœur a grandi et qu'elle a fondé un foyer.

— Je suppose que tu me vois toujours comme la maigrichonne qui te suivait partout mais, que cela te plaise ou non, mon frère, j'ai aujourd'hui vingt-quatre ans, ce qui ne te rajeunit pas.

Il lui fit les gros yeux. Samantha s'éloigna un peu de son pas dansant, lançant un rire mélodieux et espiègle, puis virevoltant vers lui, une main derrière l'oreille, comme pour mieux capter les bruits :

— Ça alors ! s'écria-t-elle. Je crois bien que j'entends craquer tes vieux os !

Colton éclata de rire.

— Les rigueurs de la guerre, ma chère. L'âge n'y est pour rien, répondit-il, tournant sur lui-même à l'instar d'un coq boiteux en pleine parade nuptiale, ce qui permit aux dames d'admirer sa taille fine. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, je suis exceptionnellement bien conservé.

Samantha leva les yeux au ciel d'un air sceptique.

— Vraiment ? On ne le dirait pas.

Amusé, il leva la main dans une attitude de commandement.

— Allons, coquine, trêve de plaisanteries. Présente-moi plutôt tes amis, veux-tu ?

Il pivota sur sa jambe valide pour s'approcher de la belle brune qu'il avait eu le plaisir de serrer dans ses bras quelques minutes plus tôt. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas éprouvé contre lui la douceur d'une poitrine féminine. Quant à ses jambes fuselées – il avait eu l'occasion d'en apprécier la longueur lorsqu'il les avait senties glisser entre les siennes –, il n'avait pas le souvenir d'en avoir caressé d'aussi parfaites. Le contact de ces cuisses minces entre les siennes avait éveillé en lui un désir ardent, une langueur depuis trop longtemps inassouvie. Certes, la jeune et innocente fille de Gyles Sutton ne l'avait pas fait exprès, mais elle avait marqué son empreinte au fer rouge dans son corps et dans son esprit.

Des années plus tôt, il avait refusé les projets matrimoniaux de son père. Sir Sedgwick lui avait alors prédit qu'il reviendrait un jour, pour savourer la compagnie de lady Adriana. Colton ne l'avait pas cru. Et maintenant, à son grand étonnement, en revoyant après une longue séparation la promise qu'il avait éconduite aussi brutalement, il était conquis par sa beauté et son charme. Adriana n'avait plus rien à voir avec la fillette ingrate, maladroite, aux coudes saillants et aux genoux cagneux, qui le suivait partout chaque fois que ses parents l'amenaient au manoir. Le laideron s'était mué en une créature ravissante. Son petit nez droit, ses pommettes élégantes, la fine ossature de son visage avaient de quoi enflammer les hommes, mais ses immenses yeux noirs, frangés de cils épais, avaient gardé la vivacité espiègle de la fillette qu'elle était jadis. Colton laissa quelques souvenirs affleurer, légers et furtifs comme le vent à travers les feuillages.

Enfant, Adriana avait toujours été mince et grande. Adulte, elle dépassait d'une demi-tête la sœur de Colton. Des rondeurs délicieuses agrémentaient sa silhouette longiligne. Mais peut-être sa trop longue abstinence le prédisposait-elle à succomber plus facilement à ses attraits. Il laissa errer son regard sur les frisons vaporeux qui s'échappaient de sous le chapeau d'équitation, qu'elle portait de guingois. Son lourd chignon ramassé sur la nuque laissait entrevoir de petites zones de peau, sur lesquelles un homme trouverait bien doux de promener le bout de sa langue... Son cou de cygne, dont les cheveux noirs et le jabot en dentelle soulignaient la blancheur d'ivoire, comme les oreilles délicates où frémissaient des perles, invitait aux baisers. Son parfum envoûtant l'entourait comme un nuage. Cependant, le rose naturel de ses joues avait viré au rouge, et Colton se demanda s'il y était pour quelque chose.

Mais si son cœur fondait d'admiration devant cette femme splendide, il s'en voulait de s'être mépris à ce point. Pour la première fois, son refus d'accepter les fiançailles arrangées par son père lui semblait ridicule, et cette constatation blessa son orgueil. Son obstination n'avait eu d'égale que son inconséquence, car, s'il s'était rangé à l'opinion paternelle, cette superbe créature lui appartiendrait aujourd'hui.

— Je vous demande pardon, murmura-t-il. Vous avez tellement changé que je ne vous ai pas reconnue. Je pensais à vous comme à une petite fille, mais ce n'est plus le cas... Père estimait que vous seriez une beauté, ajouta-t-il avec un demi-sourire. Je n'avais pas imaginé que vous deviendriez une déesse.

L'ombre d'un sourire frôla les lèvres pulpeuses d'Adriana, qui fit de son mieux pour conserver son calme. Au fond, elle était pleine de ressentiment. Cet homme lui avait brisé le cœur. Elle avait ravalé sa fierté blessée, avait feint d'avoir oublié l'affront. Le soulagement de le savoir en vie lui donnait envie de tomber dans ses bras, comme Samantha quelques instants auparavant. Mais la crainte d'essuyer une nouvelle offense la retenait. Qui pouvait dire si, dans une saute d'humeur imprévisible, Colton ne quitterait pas une fois de plus le manoir, au mépris du contrat signé par ses parents seize ans plus tôt ?

— Ne vous excusez pas, monsieur le marquis. Votre erreur est tout à fait compréhensible. Je n'avais que six ans lorsque vous êtes parti... Vous avez changé, vous aussi.

— Je le sais. Je suis plus âgé et couvert de cicatrices, admit-il, indiquant une petite balafre sur sa joue. Durant mon absence, j'ai appris à mieux apprécier les personnes que j'avais abandonnées. J'ai souvent pensé à mes parents, à l'inquiétude constante qu'ils enduraient à cause de moi. J'ai regretté mon départ, mais je n'ai pas trouvé de remède à mes erreurs... Je n'ai plus osé regarder en arrière, et j'ai

continué à aller de l'avant en espérant qu'un jour je serais pardonné de tout le mal que j'avais fait.

Cet aveu était plutôt reconfortant, mais Adriana ne put s'empêcher de se demander si Colton regrettait également d'avoir refusé leurs fiançailles. S'en souvenait-il au moins ? Elle avait souffert d'être rejetée, et elle préférerait rentrer sous terre si jamais le sujet était à nouveau évoqué.

— Monsieur le marquis, je partage la joie de votre famille. Je suis immensément soulagée que vous soyez enfin de retour. Samantha se désespérait chaque jour un peu plus, et après le décès de votre père, je ne savais plus quoi lui dire pour la consoler.

— Cessez donc de m'appeler monsieur le marquis. Autrefois, vous m'appeliez Colton. Est-ce si difficile de recommencer ?

Il s'était rapproché d'elle. S'il avait été n'importe quel autre homme, Adriana s'en serait sans doute offusquée, mais cette proximité éveillait en elle des sentiments qu'elle croyait oubliés. Lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant, cet homme l'avait profondément déçue. Il avait incarné à ses yeux l'héroïque chevalier qui viendrait un jour la chercher sur son beau cheval blanc. Mais il l'avait trahie, et elle avait mis du temps à s'en remettre. Elle ne voulait pas risquer de souffrir encore, ce qui ne manquerait pas d'arriver si elle tombait à nouveau sous le charme de Colton, ravivant ses rêves d'adolescente. Non ! Elle garderait ses distances ; elle ne lui permettrait plus de décevoir ses espérances, plus jamais, à moins qu'il ne regagne sa confiance, qu'il ne lui témoigne un peu de la compassion qui lui avait si cruellement fait défaut autrefois... Ce n'est que lorsqu'elle se sentirait rassurée, lorsqu'elle serait convaincue de sa sincérité, qu'elle pourrait lui accorder son amitié et, peut-être, son cœur.

— Autrefois, dit-elle en reculant d'un pas, j'étais ignorante et stupide. Désormais, j'essaierai de mettre

en application les leçons que ma mère m'a enseignées pendant votre absence. Entre autres, le respect que je dois à Votre Seigneurie.

La tête penchée de côté, Colton la scruta un instant.

— Alors... plus aucune familiarité, si j'ai bien compris ?

— Ma mère tient à l'étiquette, monsieur le marquis. Et si elle était ici, elle n'hésiterait pas à me le rappeler... Pourquoi ? Que me suggérez-vous ?

Il haussa le sourcil, amusé.

— Voyons, Adriana, nos parents sont voisins depuis plus de trente ans. Ils étaient amis intimes avant même que je vienne au monde. Je me souviens encore de votre naissance... C'était moi qui portais les fleurs. Mère les avait cueillies dans sa serre, elle nous avait emmenés, Samantha et moi, rendre visite à la parturiente et à son nouveau-né. Vous étiez un bébé minuscule et tout rouge. Les liens d'amitié entre nos familles pourraient nous dispenser des rigueurs de l'étiquette. Nous ne sommes pas des étrangers, après tout.

« À force de persuasion, il avait dû en remporter, des gages d'amour ! » songea amèrement Adriana. Il devait séduire sans peine les infortunées jeunes filles que leurs propres parents avaient jetées entre ses griffes. Oh ! Combien elle comprenait les femmes qui s'étaient éprises de lui, car son propre cœur battait la chamade, et elle sentait ses bonnes résolutions fondre comme neige au soleil devant ce séducteur dont la voix, douce et profonde, était comme un élixir d'amour. Déjà, il arborait un sourire conquérant. Rassemblant toutes ses forces, Adriana s'arracha à l'envoûtement. Fallait-il sans répit ressasser la souffrance qui l'avait terrassée lorsqu'il l'avait rejetée ? Mieux valait se draper dans sa dignité et, forte de cette conviction, elle soutint son regard perçant.

— Je crains que votre absence ne nous ait éloignés l'un de l'autre. Nous n'étions peut-être pas des étran-

gers, mais nous le sommes devenus. On ne comble pas un gouffre en quelques minutes.

Il lui adressa un sourire dévastateur qui creusa les rides sensuelles autour de sa bouche.

— Vous ne vous laisserez pas attendrir, Adriana ?

Les yeux gris la sondaient ; elle eut soudain l'impression de remonter le temps. Dans son enfance, Adriana avait tout simplement adoré Colton Wyndham. Il avait été le frère qu'elle n'avait pas eu, le héros qui ne pouvait se comparer à aucun autre excepté à son père, le vaillant chevalier qui n'existait que dans les romans. Mais un jour, elle avait appris la triste vérité : Colton ne voulait pas d'elle comme épouse. Aujourd'hui, rien n'avait changé. Lord Sedgwick avait maintenu le contrat, et Dieu seul savait comment Colton réagirait quand il le saurait.

— Puisque vous insistez, Adriana, reprit-il, je me demande si je dois m'astreindre, moi aussi, au code des bonnes manières. Néanmoins, je vous prie de réfléchir. Compte tenu de nos liens familiaux, ne trouvez-vous pas ridicule de se cantonner dans une réserve aussi rigide ?

— Je ne saurais présumer de votre attitude, monsieur le marquis. Libre à vous de vous conduire ou non en gentilhomme.

Avec une grimace, Colton tapota de sa longue main brune son manteau écarlate à l'emplacement de son cœur, indiquant ainsi qu'il avait bien reçu la flèche qu'elle lui avait décochée.

— Je vous accorde que ma conduite passée laisse à désirer. Mais bien que j'aie amplement mérité vos remontrances, je crois qu'entre-temps j'ai réussi à m'améliorer.

— Je n'en sais rien, monsieur. Vous avez été absent pendant la moitié de votre vie... et presque la totalité de la mienne.

— Oui... d'accord. Je m'attendais, certes, à des changements, mais pas à ce point... Être obligé de

faire des simagrées avec la fille des amis les plus proches de ma famille !

— Votre titre de marquis vous laisse le choix. Faites comme bon vous semble.

Colton laissa échapper un soupir exaspéré. Prenant appui sur sa canne, sa main libre pliée dans son dos, il étudia longuement le visage adorable qui le défiait.

— Vous êtes, ma chère amie, tout ce dont un homme peut rêver quand il se trouve loin de chez lui. Si j'avais conservé votre souvenir, il m'aurait soutenu dans l'adversité. Vos paroles s'envolent comme des pétales de rose ; hélas, leurs épines acérées m'écorchent la peau. Quelle sécheresse de cœur ! Vous ne pouvez donc pas pardonner une erreur de jeunesse ? J'ose espérer que je suis aujourd'hui un homme différent du garçon que vous avez connu.

Elle eut un sourire fugace.

— Si j'ai le cœur sec, monsieur le marquis, c'est que j'ai été à bonne école.

Colton tressaillit, comme sous l'effet d'une secrète douleur.

— Oui, admit-il d'une voix étouffée, j'ai été dur avec vous. Je vous prie de m'en excuser. Je n'ai jamais eu l'intention de vous blesser, Adriana. Vous n'étiez qu'une petite fille innocente. J'ai honte de mon attitude à votre égard.

Sous le regard qui la détaillait des pieds à la tête, elle se sentit rougir. Avec un sourire charmeur, il s'était approché d'elle. Il inclina la tête, son front effleurant le sommet de son chapeau.

— À propos d'école, laissez-moi vous dire que vous êtes actuellement la meilleure élève de la classe. Une perle rare ! Votre vue me fait regretter amèrement d'avoir été assez stupide pour m'éloigner de vous.

Adriana releva vivement la tête. L'espace d'un instant, elle chercha à déchiffrer son expression, mais les yeux gris conservèrent tout leur mystère.

— Vous vous moquez de moi ! accusa-t-elle.

Colton émit un rire, ravi d'avoir rabaisé son orgueil.

— Peut-être que oui, Adriana.

Un long moment s'écoula, puis il ajouta, penché vers son oreille :

— Mais peut-être que non.

Adriana se concentra pour trouver quelque chose à lui répondre sur le même ton. Puis elle comprit qu'il était vain de se battre contre un homme comme Colton. Il avait si bien réussi à la désarçonner qu'elle ne trouva rien à redire.

Colton tendit la main. Gentiment, sa paume se posa sur la joue de la jeune femme, tandis que son pouce lui scellait doucement la bouche.

— Ayez pitié de moi. Je ne supporterai pas un trou de plus dans ma vieille carcasse. Je ne suis pas encore remis de ma blessure.

Tournant les talons, il s'éloigna sans un mot de plus. Adriana demeura pétrifiée, une main sur sa joue brûlante, là où la paume de Colton l'avait caressée. Malgré le sang qui pulsait à ses tempes, elle réalisa une chose capitale : non seulement Colton Wyndham n'avait pas changé, mais il était encore plus dangereux. Par un simple mot, un geste anodin, il avait le pouvoir de disperser l'esprit d'Adriana dans un millier de directions différentes. Il l'avait déjà fait maintes fois, quand elle était encore une enfant vulnérable. C'est pourquoi son refus sans appel de leur futur mariage, suivi de son brusque départ, l'avait anéantie.

Une minute plus tôt, Adriana aurait farouchement nié sa fragilité. Mais elle se serait trompée. Il n'avait pas fallu grand-chose à Colton pour la déconcerter, une fois de plus. Mais cette fois, il l'avait troublée en suscitant chez elle d'étranges petites bulles de plaisir qu'elle ne parvenait pas à contrôler.

— Samantha ? Vas-tu enfin me présenter ton mari ou dois-je m'y prendre tout seul ? demanda Colton. J'ai hâte de lui serrer la main.

— Oh, avec joie !

Heureuse d'accomplir sa mission, Samantha prit le bras de son frère et, tandis qu'ils traversaient le vaste hall, se tourna vers lui.

— Tu te débrouilles très bien avec cette canne.

Colton haussa les épaules avec modestie.

— Je n'ai pas eu le choix. C'était la canne ou les sauts périlleux. La première fois que j'ai essayé de marcher à l'aide de ce bout de bois, je me suis étalé par terre. J'ai tout eu : la douleur et la honte. Je n'avais nulle envie de renouveler l'expérience, alors j'ai fait en sorte que ce genre d'incident ne se produise plus. Et en fin de compte, je ne m'en suis pas trop mal sorti.

Samantha acquiesça. Elle avait posé la main sur le bras de Colton, sentant, sous l'étoffe écarlate de la manche, ses muscles d'acier. Jusqu'alors, sa prédilection en matière de beauté masculine se portait, sans équivoque, vers les hommes qui avaient le physique de son mari : grands, très minces, presque maigres. Son frère, large d'épaules, bâti comme un athlète, doté d'une force extraordinaire, était l'exception qui confirmait la règle.

— Était-ce ta première blessure ? demanda-t-elle.

Colton émit un rire, aussi doux pour les oreilles de Samantha que le bruissement d'une fontaine. Ses

souvenirs d'enfance, qu'elle conservait précieusement dans son cœur, affluèrent en même temps que résonnait ce rire mélodieux. Elle mesura alors le vide que le départ de son grand frère avait laissé dans sa vie.

— Non, répondit-il, mais elle est la seule qui s'est infectée. J'avais deux possibilités et, je l'avoue, toutes les deux me donnaient des sueurs froides. L'amputation ou la gangrène, c'est-à-dire la mort lente. Pour la première fois de ma vie, j'ai eu vraiment peur. Je suis habitué à côtoyer la peur, car on court toujours le risque de ne pas repartir vivant d'un champ de bataille. Certes, la formation carrée utilisée par Wellington a fait ses preuves, même contre la cavalerie, mais qui peut prédire l'issue d'un combat ? Quand je me battais de toutes mes forces, afin de préserver ma vie et celle de mes hommes, je n'avais pas vraiment le loisir de penser à la mort. En revanche, quand j'ai compris que l'amputation constituait le seul remède contre la gangrène, je me suis mis à envisager ma mort de façon très précise, d'autant que cette opération, qui peut sauver dans certains cas, précipite l'issue fatale dans d'autres... C'est sans doute à cause de cette peur que je me suis résolu à essayer le répugnant traitement du sergent. Vois-tu, les asticots mangent les chairs putréfiées et laissent les tissus sains intacts.

— Quelle horreur ! gémit Samantha, frissonnante, en appliquant son mouchoir sur sa bouche. Tu vas me rendre malade ! Mais quel que soit le remède, je me félicite de son efficacité.

— Et moi donc !

Samantha préféra ne pas imaginer ce qui serait arrivé si la gangrène n'avait pas été enrayée, et elle changea brusquement de sujet.

— Te souviens-tu du comte de Raeford ?

— Bien sûr. Père et lui étaient de grands amis, n'est-ce pas ?

Elle inclina la tête, et il reprit :

— D'après la lettre de Mère au sujet de ton mariage, l'heureux élu de ton cœur est l'un des deux fils de lord Raeford. Je suis un peu plus âgé que l'aîné, et je n'ai pas eu l'occasion de faire la connaissance des deux frères, car, lorsque j'étais encore ici, je me partageais entre les amis de mon âge et mes études.

Samantha désigna le grand homme blond qui était arrivé le dernier, avec sa jeune compagne. Le couple était en train de converser à mi-voix à l'autre bout du vaste hall, seul au monde, se gratifiant de sourires et d'œillades complices.

— Lui, c'est Stuart... ou plutôt le commandant Stuart Burke, à moins que tu ne préfères monsieur le vicomte, expliqua-t-elle. Aujourd'hui, il nous a fait l'honneur de participer à notre course de chevaux. Je l'ai prié de choisir l'itinéraire, et il a opté pour un parcours accidenté. Adriana s'est aussitôt rangée à son opinion. J'ai un esprit moins aventureux qu'elle... ou que toi. Grimper une colline sur une selle d'amazone, passe encore, mais dégringoler l'autre versant est une autre paire de manches... Je me demande toujours si j'arriverai avec ou sans ma monture.

Sa remarque fit rire son frère, tandis qu'elle poursuivait :

— Je me suis toujours demandé pourquoi tu n'avais pas rejoint la cavalerie, Colton. Tu étais un si bon cavalier ! Enfin, maintenant, cela n'a plus d'importance. Tu as certainement prouvé tes nombreux mérites dans l'infanterie.

Elle lui tapota affectueusement la main, avant de reprendre le fil de la conversation.

— Aujourd'hui, c'était la première fois que Stuart remontait à cheval depuis qu'il a subi une petite intervention chirurgicale. Son médecin lui en a donné la permission, et il ne se l'est pas fait dire deux fois ! Ce soir, nous fêtons sa guérison, ainsi que son

anniversaire. Et puisque tu es là, ce sera une triple célébration.

— Décidément, je tombe à pic. Sans le savoir, tu as organisé mes retrouvailles avec tout le monde. Cela dit en passant, depuis mon arrivée, Mère est la seule personne que j'ai reconnue... Toujours aussi élégante... Adriana, en revanche, m'a impressionné. Quel changement ! Même lorsqu'elle m'a dit son nom, j'ai eu peine à le croire.

Samantha sourit.

— Encore heureux qu'elle ne t'ait pas donné un coup de poing quand tu l'as serrée dans tes bras. Ma meilleure amie devient franchement désagréable quand un homme se permet la moindre liberté avec elle. Ses soupirants se sont souvent retrouvés avec un œil au beurre noir... Enfin, ceux que Père n'avait pas bannis du manoir. Ah, j'en ai vu des galants repartir tête basse ! L'orgueil de certains en a beaucoup souffert, et quelques malotrus ont eu le toupet de raconter qu'elle avait encouragé leurs avances.

Colton frotta sa bouche de son index, comme pour contenir un sourire qui commençait à poindre. S'il avait su l'identité de la belle brune, il serait resté sur ses gardes. En repensant au coup de genou qu'elle lui avait décoché, il se demanda s'il s'agissait d'un réflexe malencontreux ou d'une attaque délibérée.

— Eh bien, pour tout te dire, depuis que je l'ai revue, je me demande si je suis toujours le même homme.

Samantha écarquilla les yeux de surprise, mais Colton ne se donna pas la peine d'expliquer sa plaisanterie... Il avait l'impression désagréable que ses parties intimes étaient passées sous un pressoir. Fallait-il revêtir une armure pour s'approcher de cette furie ? Tandis que sa sœur cherchait vainement à deviner le sens de ses propos, il s'avança vers le jeune homme aux cheveux blond cendré qui avait

pénétré dans le manoir à la suite de Samantha. Accroupi, celui-ci grattait à présent le ventre des deux chiens, qui se roulaient par terre en frétilant, ce qui signifiait qu'il faisait partie de la famille. Colton lui sourit.

— Enfin ! Il était grand temps que je salue mon beau-frère. Comment allez-vous, Perceval ?

Perceval se redressa prestement pour serrer la main de Colton, et les gémissements des molosses cessèrent.

— Très bien, merci, monsieur le marquis. C'est bon de vous avoir à la maison.

— Pas de « monsieur le marquis » entre nous, je vous en prie. Nous sommes frères à présent. Appelez-moi Colton.

— C'est un honneur que j'accepte, répliqua l'époux de Samantha d'un ton jovial. À condition que vous m'appeliez Percy, comme tous mes amis.

Le nouveau marquis lui adressa un large sourire.

— Marché conclu, mon cher Percy.

Samantha les avait rejoints et, d'un air faussement fâché, avait posé ses poings de part et d'autre de sa taille fine.

— Visiblement, vous n'avez pas besoin de moi pour les présentations, se plaignit-elle.

— C'est comme si je connaissais Percy depuis toujours, dit Colton. Mère m'a raconté votre mariage dans ses lettres. Et aujourd'hui, elle m'a rafraîchi la mémoire avec force détails.

Il fixa sa petite sœur, simulant une expression autoritaire.

— À l'évidence, ma chère sœur, Mère est ravie de cette union... Mais elle commence à se demander si elle aura des petits-enfants un jour.

Voyant sa jeune épouse rougir, Percy rejeta la tête en arrière en riant.

— Eh bien ! ma chère, ton frère est entré dans le vif du sujet.

Samantha leva les mains avec affectation.

— Ma chère, ma chère, ma chère, minaуда-t-elle. Si j'étais suspicieuse, j'en conclurais que vous avez déjà largement entamé le brandy préféré de notre père.

— Nous y goûterons après dîner, *ma chère*, lui répondit Colton. J'ai pris l'habitude de boire un dernier verre avant de me retirer pour la nuit.

Perceval se tourna vers lui, le regard sérieux.

— Vous n' imaginez pas notre soulagement de vous avoir enfin parmi nous, Colton. Samantha voulait absolument que je la tienne au courant de l'avancée de chaque bataille dans laquelle vous étiez impliqué. Nous possédons une résidence à Londres, et elle y attendait impatiemment le messenger que je lui envoyais du palais dès que j'avais des nouvelles, et à son tour, elle prévenait votre mère. Vous savoir au milieu de combats meurtriers où tant d'hommes ont perdu la vie, dans les deux camps d'ailleurs, était pour nous une constante inquiétude. Votre nom était sur toutes les lèvres, surtout du vivant de votre père. Vous ne le savez peut-être pas, mais vos parents étaient très fiers de vos actes de bravoure.

Percy jeta un coup d'œil enjoué à son frère aîné, qui haussa les sourcils.

— Vos exploits font honte à ce pauvre Stuart, j'en ai peur.

Aussitôt, l'intéressé réagit. Seul un infime tressaillement dans sa démarche rappelait sa blessure. Il se tourna vers son cadet, avec un sourire en coin.

— J'espère, Percy, qu'un jour tu traverseras un champ de bataille pilonné par l'ennemi, déclara-t-il. Pour l'instant, tu as la chance de servir de gratte-papier au prince-régent, mais je t'assure que tu t'amuserais nettement moins si Napoléon revenait en Europe.

— Que Dieu nous en préserve ! marmonna Colton.

Percy simula une extrême affliction.

— Mais qu'entends-je ? Mon propre frère dénigre mes vaillants efforts pour renseigner Sa Majesté sur les activités de nos troupes.

Puis il fit mine de toiser son aîné d'un air offensé.

— Si tu avais une vague idée des méandres de la diplomatie, tu ferais moins le malin !

Samantha prit tendrement la main de son mari.

— Mon chéri, ne sois pas vexant. Ton frère est un héros. Quel malheur qu'un boulet de canon ait pulvérisé cet arbre, dont les éclats se sont enfoncés dans sa chair ! Il a tant souffert quand les chirurgiens les lui ont retirés un par un. Stuart a de quoi être fier de ses propres exploits.

Son beau-frère ébaucha une révérence, résolu à repousser le pénible souvenir de ses souffrances passées.

— Merci, Samantha. Je suis heureux de constater que mon frère a épousé une femme qui lui est supérieure. Car vous avez, sans aucun doute, l'intelligence qui lui fait cruellement défaut.

Ignorant les bruyantes protestations de Percy, il poursuivit :

— Physiquement, je suis guéri, mais moralement je ne m'en remets pas. Les gens ne se sont pas privés de me traiter de poltron, et mon cher frère s'est beaucoup amusé de l'emplacement de ma blessure. Ce n'est pourtant pas faute de leur avoir expliqué comment j'avais été blessé par derrière. Mais j'ai eu beau leur répéter que j'étais en train de charger l'ennemi, et non de décamper, mes amis et mon frère continuaient à se tordre de rire. Des lourdauds ! Voilà ce qu'ils sont !

Puis, regardant Colton, Stuart poursuivit :

— Je suis très honoré de vous rencontrer enfin, monsieur. Durant notre dernière campagne, Wellington n'a pas cessé de faire votre éloge. Vous vous êtes distingué dans tous les combats, et d'après les rapports, votre régiment est le plus valeureux de toute l'armée britannique.

— En effet, mes soldats ont fait montre d'un courage exceptionnel.

— Oui, le courage que vous leur avez insufflé, ponctua Stuart avec sincérité. Lors de la cérémonie de remise des médailles qui leur ont été décernées, ils ont chanté vos louanges. Ils ont dit que vous preniez la tête lorsqu'il fallait se lancer contre les rangs ennemis et que, au plus fort de la mêlée, vous les encourageiez à accomplir les actions téméraires dans lesquelles ils se sont illustrés. Tous étaient désolés que votre blessure vous empêche d'être présent et de recevoir votre décoration. En tout cas, monsieur le marquis, peu d'officiers ont fait l'objet de tels compliments de la part de leurs troupes.

Colton le remercia. Embarrassé par cet éloge, il détourna un instant le regard et aperçut l'impétueux jeune homme qui s'était offusqué de sa familiarité à l'égard d'Adriana. Il s'était réfugié à l'autre bout du hall, le plus loin possible de Colton... et des deux chiens-loups. Il aurait pu présenter des excuses, ce qui aurait été la moindre des politesses, mais il semblait incapable de contrôler ses sentiments. Il fixait haineusement le nouveau maître de maison, qui distingua dans ses prunelles vert pâle la flamme d'une extrême jalousie. Colton réprima un sourire. Pouvait-il en être autrement quand on était amoureux d'Adriana Sutton ? Ce jeune homme devait être ce Roger Elston qui s'était mis en tête d'épouser Adriana et dont sa mère lui avait rebattu les oreilles tout l'après-midi. Un prétentieux qui méritait d'être remis à sa place ! Lui tournant ostensiblement le dos, Colton s'adressa à la jeune femme blonde qui s'était approchée entre-temps.

— Excusez-nous, mademoiselle. J'espère que nos histoires d'anciens combattants ne vous ont pas trop ennuyée ?

Felicity Fairchild secoua la tête, suffoquée par l'émotion. Fille de comptable, elle n'avait pas souvent l'occasion de s'entretenir avec un pair du royaume.

— Oh ! non, monsieur ! s'écria-t-elle. Au contraire, je trouve tous ces récits de guerre passionnants.

Se rendant compte qu'elle avait négligé ses devoirs d'hôtesse, Samantha s'empressa de réparer cette omission.

— Mademoiselle Fairchild, veuillez excuser ma distraction. Je suis impardonnable. L'arrivée inattendue de mon frère a perturbé mes esprits, et même maintenant, j'ai peine à croire qu'il est revenu après tant d'années. Avec sa permission, je voudrais vous le présenter.

Felicity plia le genou dans une révérence gracieuse.

— C'est un grand honneur que de rencontrer un homme de votre renommée, monsieur le marquis.

— Tout l'honneur est pour moi, mademoiselle Fairchild.

En dépit de sa jambe encore raide après l'interminable trajet en chaise de poste, Colton réussit à s'incliner. L'immobilité forcée l'agaçait plus que sa blessure. Il en avait fait la pénible expérience alors que, couché sur un lit de fortune, il attendait le verdict des chirurgiens, et qu'il avait réalisé d'un seul coup la gravité de la situation ; ou bien il allait devoir sauver sa jambe sans l'aide du corps médical, ou bien il devrait se résoudre à s'en séparer à tout jamais. Il avait découvert ensuite que paresser était bien plus ennuyeux que s'activer. Durant sa longue carrière militaire, il s'était rarement accordé du repos, tant l'inactivité, naturelle ou imposée, le mettait de méchante humeur.

— Mlle Fairchild est la petite-fille de Samuel Gladstone, expliqua Samantha. Peut-être t'en souviens-tu ?

— Le propriétaire de Stanover House, oui, bien sûr. Notre famille visitait la fabrique de textiles la

veille de Noël. Je n'ai pas oublié les festins que les domestiques servaient aux amis de M. Gladstone, ainsi qu'à tous les villageois.

— Malheureusement, notre cher manufacturier a été bien malade. Mme Jane a été obligée... (Samantha marqua une pause et regarda son frère.) Te souviens-tu de Jane, la fille de M. Gladstone ?

— Oui, mais cela fait une éternité que je ne l'ai pas revue. Elle s'était établie à Londres, avant mon départ.

— M. Fairchild dirigeait le service de comptabilité de Stanover House à Londres. Mme Jane l'a fait venir à Bradford, de manière qu'elle puisse s'occuper de son père. Que Dieu lui prête vie, mais si M. Gladstone décède, la fabrique leur reviendra.

Colton reporta poliment son attention sur la jolie blonde.

— Désolé d'apprendre que votre grand-père a eu des ennuis de santé, mademoiselle Fairchild. Pendant mon absence, Mère m'a tenu au courant, par courrier, de ses nombreux dons de charité. M. Gladstone est un pilier de la communauté de Bradford et, à tous points de vue, un homme admirable.

— Quand nous habitons Londres, nous n'avions pas souvent l'occasion de lui rendre visite, répondit Felicity. Mais depuis que nous avons emménagé à Bradford, j'ai pu constater l'étendue de ses relations... Il fréquente la meilleure société du comté, et je suis ébahie par le nombre d'aristocrates qui l'honorent de leur amitié.

— L'état de M. Gladstone s'est amélioré, dit Samantha. Il a meilleur moral depuis que M. Fairchild a accepté de diriger la fabrique à sa place. Il est important d'avoir l'esprit en paix, aussi espérons-nous qu'il recouvrera peu à peu son ancienne vigueur.

Felicity dédia à Colton un sourire engageant.

— Grand-père adorerait vous entendre raconter vos exploits guerriers, monsieur le marquis. Il ne peut

se passer de visites. Il reçoit tous les jours des amis, des proches, même des employés, pour une petite conversation ou une partie de cartes. Il serait ravi de vous revoir.

— Mais... moi aussi, consentit plaisamment Colton. Votre grand-père a raison de s'entourer d'amis. Leur présence lui profite, puisqu'il se sent déjà mieux.

— Oh ! elle ne profite pas qu'à lui, déclara Felicity en battant de ses longs cils recourbés et en lançant un coup d'œil oblique aux deux autres femmes. J'ai rencontré votre sœur et lady Adriana chez mon grand-père, et elles ont eu l'amabilité de m'inviter aujourd'hui à leur promenade. À vrai dire, je me sentais un peu gênée, car à Londres, je ne me suis jamais mêlée à la noblesse, mais toutes deux ont eu la gentillesse de me mettre à l'aise. Elles m'ont accueillie comme si j'appartenais à leur rang. Oh, monsieur le marquis, ce sont deux anges miséricordieux !

Un rire échappa à Colton, tandis qu'un vieux souvenir lui revenait en mémoire.

— Ma chère mademoiselle Fairchild, je vous préviens : vous n'êtes pas la première personne que ces deux anges ont prise sous leurs ailes protectrices. Depuis leur plus tendre enfance, elles se sont faites les championnes de l'hospitalité. Toutefois, elles n'ont pas toujours limité leur charité aux seuls êtres humains, car d'aussi loin que je m'en souviens, elles n'ont pas non plus hésité à ramener à la maison tous les animaux blessés de la Terre. Alors, quand vous parlez de miséricorde, je suis enclin à croire qu'elles n'ont pas changé, tout simplement. Du temps que j'étais encore ici, elles prodiguaient énergiquement leurs soins à leurs petits patients à poil ou à plume, et si l'un d'eux succombait, elles versaient toutes les larmes de leur corps, jusqu'à ce qu'on les somme d'arrêter... En fait, mademoiselle Fairchild, je crains

que vous ne soyez qu'un objet dans l'étrange collection de nos chers anges.

— Colton ! le gronda Samantha, dont le sourire démentait la sévérité de sa voix. Pour l'amour du ciel ! À la place de Mlle Felicity, je serais affreusement choquée par tes comparaisons.

Se tournant de nouveau vers la jeune femme blonde, Colton leva la main.

— Mademoiselle Fairchild, pardonnez mon audace. Loin de moi l'idée de vous comparer aux petites créatures abandonnées dans la nature, que ma sœur et son excellente amie avaient tendance à recueillir. Je présume, au contraire, qu'elles sont enchantées d'offrir l'hospitalité à l'une de leurs consœurs.

Il lança un coup d'œil en direction d'Adriana qui ne perdait pas une miette de la conversation. Elle se tenait au bas de l'escalier monumental, la main sur la rampe en chêne finement sculpté. Il lui adressa un sourire chaleureux, mais son regard sérieux fit resurgir le souvenir qu'il s'était efforcé d'effacer, celui d'une fillette maigrichonne, aux immenses yeux noirs dans un visage de souris, et dont il avait brisé le cœur en partant. Mais comment aurait-il pu deviner alors ? Il revit Harrison faisant entrer la fillette et ses parents, puis leur demandant d'attendre devant le grand salon où, peu après, il avait opposé un refus catégorique à son père et à son projet de contrat les promettant l'un à l'autre. Ému par le souvenir de cette scène, il tendit la main, invitant la jeune femme à s'approcher.

— Adriana, ne restez pas plantée là. Venez nous rejoindre. Vous me rappelez trop la petite fille qui me regardait en coin quand Samantha me quémandait une faveur. À cette époque, vous aviez l'air de brûler d'envie d'être avec nous. Aujourd'hui, c'est moi qui vous demande de vous rapprocher. Je vous assure que je suis enchanté de vous retrouver.

Un léger sourire étira les douces lèvres d'Adriana. Colton l'encouragea à avancer, et elle consentit enfin à s'approcher.

— Ma sœur m'a embrassé pour me souhaiter la bienvenue. Puis-je espérer que vous soyez suffisamment contente de me revoir pour agir de la même façon ?

Elle esquissa un pas incertain en avant.

— Bienvenue, monsieur, murmura-t-elle.

— Là, venez donc m'embrasser, dit-il d'une voix conciliante, comme si elle avait encore six ans.

Comme elle semblait hésiter, il leva les sourcils d'un air étonné.

— Adriana ! Vous n'avez pas peur de moi, au moins ! Où est passée la petite fille dont mon vieux père admirait l'aplomb ?

La jeune femme déglutit avec peine. Tous les regards convergeaient vers elle. Elle prit une profonde inspiration et tâcha de ne pas se laisser envahir par ses émotions. Tous ces gens qui la regardaient ignoraient l'essentiel. Cet homme l'avait blessée si profondément qu'elle ne s'en était jamais remise. C'était la raison pour laquelle elle n'avait jamais permis à ses soupirants de l'approcher de trop près.

Finalement, elle fit un pas de plus, et Colton inclina la tête vers elle. La main d'Adriana se posa timidement sur son épaule. Son cœur battait la chamade ; c'était d'autant plus bizarre que, jusqu'alors, aucun homme ne l'avait intimidée. Du bout des lèvres, elle frôla la joue hâlée de Colton et fut surprise de l'hilarité soudaine de ses amis.

— Voilà qui est mieux, murmura Colton au creux de son oreille.

Elle leva les yeux et crut se noyer dans les prunelles grises. Un sourire illumina le visage buriné de Colton.

— Maintenant, je me sens vraiment le bienvenu dans cette maison.

Il avait une voix basse, rauque, pénétrante.

— Et voilà comment vous volez des baisers aux plus belles ! fit mine de s'indigner Stuart. Adriana, éloignez-vous de ce fripon et venez près de moi. Sa Seigneurie vous a peut-être bien connue dans votre enfance, mais, depuis, l'eau a coulé sous les ponts. À présent, je vous connais mieux que lui, et je considère que je mérite davantage votre amitié. Regardez-moi, ne suis-je pas plus beau que M. le marquis ?

Colton rit de la boutade de Stuart et posa une main possessive sur le bras d'Adriana, comme pour l'empêcher de tomber dans un piège.

— Restez là, ma chère. Je vous offre ma protection. Visiblement, ce monsieur est un voyou dont toutes les jeunes filles ont intérêt à se méfier.

Tandis que Stuart riait de bon cœur, Colton le dévisagea avec bonne humeur et enlaça les épaules d'Adriana. Une délicate fragrance de rose lui chatouilla les narines, et, les sens en émoi, il pencha de nouveau la tête, afin de mieux humer la senteur enivrante.

— Votre parfum me rappelle le jardin de roses de Mère. Est-il fleuri en cette saison ? J'aimerais bien l'admirer en votre compagnie.

Les joues en feu, Adriana eut l'impression que son cœur battait à ses oreilles. Elle ne sut plus où se mettre quand son bourreau redessina d'un doigt paresseux les contours de son front, puis de ses tempes, le long de son chapeau.

— Je crois que vous rougissez, remarqua-t-il.

Roger Elston avala sa salive. Les manières familières et la décontraction du nouveau marquis à l'égard d'Adriana mettaient ses nerfs à rude épreuve. Jusqu'à présent, il avait pu se contraindre à garder le silence, mais c'était plus qu'il ne pouvait en supporter. N'y tenant plus, il traversa le hall à grandes enjambées avec un air outragé... Le bruit métallique de ses talons sur le marbre avertit Colton, qui se

retourna vivement. Le menton haut, il défia l'arrivant d'un regard méprisant. Les chiens-loups s'étaient dressés eux aussi, furieux, prêts à défendre leur maître.

Être interpellé par un étranger dans sa propre maison aurait déjà suffi à faire sortir Colton de ses gonds. Mais le fait que ce petit vaurien semble décidé à le séparer de la femme qu'il connaissait depuis qu'elle était haute comme trois pommes exacerba sa colère. Colton jaugea rapidement son adversaire et se sentit parfaitement capable de se défendre sans l'aide des chiens. Le dénommé Elston devait avoir perdu la raison, songea-t-il. Sa détermination à protéger... ou plutôt à éloigner l'élue de son cœur de tous les mâles susceptibles de respirer son parfum de rose le rendait vraiment pitoyable. Mais Colton n'allait pas laisser ce jeune coq lui mettre des bâtons dans les roues; pour la première fois depuis des lustres, il était grisé par l'odeur d'une femme, et le souvenir du corps mince et souple qui s'était plaqué contre le sien enflammait son imagination. Lourdemment appuyé sur sa canne, il pivota sur sa jambe valide et se dirigea vers une porte-fenêtre. Il ouvrit en grand les volets sur la terrasse, siffla les deux molosses qui bondirent puis s'élançèrent au-dehors, en direction de la forêt. Colton referma la porte et repartit vers son rival en traînant légèrement sa jambe blessée.

— Auriez-vous un sujet à discuter avec moi, monsieur Elston ?

Roger sursauta. Le nouveau marquis connaissait son nom, signe que les membres de sa famille l'avaient déjà mentionné. Dieu seul savait le mal qu'ils en avaient dit. Il ouvrit la bouche pour répondre, hésita un instant. Les autres hommes l'épiaient sous cape, guettant sa réaction. Il eut la nette impression qu'ils étaient tous contre lui. Les dents serrées, il tourna la tête dans tous les sens, comme un animal aux abois.

— Euh... non, parvint-il à articuler.

— Parfait ! rétorqua Colton. Maintenant, ayez l'obligeance de vous écarter. Je voudrais finir ma discussion avec lady Adriana.

En disant ces mots, il toisa Roger comme si celui-ci n'avait décidément aucun intérêt, ce qui acheva de mortifier le jeune homme. Mais malgré son air indifférent, Colton nota tous les détails : la masse de cheveux bouclés, le visage juvénile. Il s'attendait presque à découvrir l'ombre d'un duvet naissant sur les joues pâles, mais il remarqua une coupure de rasoir près de l'un des favoris touffus.

Devenu le point de mire de l'assistance, Roger sentit le rouge lui monter au front. Il se cantonna dans un silence furieux et se contenta de fixer Adriana. Il brûlait de la toucher, mais il n'osa pas esquisser le moindre geste, craignant une nouvelle humiliation de la part du maître de maison. Sa seule présence en ce lieu constituait une entorse au protocole, il en avait conscience. De même qu'il savait qu'il n'avait aucun droit sur Adriana. Lui témoigner sa flamme en présence du marquis serait pure folie. Ses origines modestes avaient toujours été un handicap, mais aujourd'hui, il mesurait plus que jamais combien il était démuné face à cet homme qui avait tout, titre et fortune. Adriana avait grandi dans un milieu privilégié. Si, jusqu'alors, elle ne lui avait jamais fait de réflexion sur sa naissance, elle ne lui avait pas non plus permis d'espérer que son amitié pour lui pourrait se transformer un jour en sentiment amoureux. Roger ne s'était pourtant pas découragé, et il avait persuadé son père de lui acheter une garde-robe présentable. Ses anciens habits, qui avaient autrefois convenu à sa condition de maître d'études, auraient paru trop misérables en comparaison des riches atours des nobles. M. Elston senior s'était donc laissé convaincre d'investir quelque argent dans l'entreprise de séduction de son fils. Adriana avait pourtant conti-